

ABONNEMENTS :

CANADA \$1.00
ETATS-UNIS \$1.50
UNION POSTALE \$1.50

LE NUMERO 2 cents

LE NATIONALISTE
JOURNAL DU DIMANCHE

Rédaction et Administration
71a RUE SAINT-JACQUES
MONTREAL.

TELEPHONES :
REDACTION : Main 7460
ADMINISTRATION : Main 7461

REDIGE EN COLLABORATION

DROIT AU BUT

L'ORGANE DES JEUNES

le Paon d'Email ON VA TIRER LES ROIS A L'HOTEL DE VILLE

M. Paul Morin, qui prépare à Paris son doctorat ès lettres, s'est souvenu de son pays le Premier de l'An, et il lui offre de royales étrennes: un très remarquable recueil de vers, le Paon d'Email, publié chez Lemerre, et dont voici la dédicace:

A Madame la Comtesse Mathieu de Noailles, ce faible témoignage de la gratitude et de la profonde admiration d'un Canadien-Français.

Nous, Canadiens-Français soucieux du bon renom de nos lettres, devons aussi à M. Paul Morin de la gratitude, parce qu'il a affiché sa nationalité dès le début de son volume. Il a paru déjà des bouquins qui ne nous font pas honneur; celui-ci en rachètera plusieurs. Il est une consolation; c'est, en même temps qu'un beau livre, une bonne action. On y trouve les qualités qui nous manquent généralement et l'on y remarque l'absence de nos défauts coutumiers. Vous verrez.

La poésie canadienne, ou plutôt la poésie française au Canada lue et primée en France jusqu'ici était presque essentiellement du domaine patriotique. Mais — qu'on me passe cette petite énormité — la poésie patriotique est à la Poésie tout court et avec majuscule, ce que la maçonnerie est à la sculpture. Et puis, la France officielle aurait eu mauvaise grâce à ne point goûter les milliers d'alexandrins chantant sa gloire, n'eussent-ils pas été aussi bien frappés et aussi enthousiastes qu'ils le sont.

Émile Nelligan possédait une vraie lyre, mais ses cordes, trop tendues, se sont brisées. Nous en porterons longtemps encore le deuil. L'Âme solitaire de M. Albert Lezeau est un recueil de poésies fraîches et limpides, et personnelles. L'École littéraire compte des poètes dont on a tend des œuvres. Celle que nous présente M. Paul Morin se recommande surtout par la netteté de la facture, mieux: la perfection de la forme.

Autant que l'a permis un art adolescent,
Mes vers, je vous ai faits sincères et sonores;
J'ai dit les jardins bleus sous le rose croissant,
Les dieux antiques, les centaures...

O mes vers, mourez-vous, comme l'oiseau meurtri
Dont le seul tort était sa cuirasse de flamme,
Sous la dent du critique indifférent, aigri,
Qui vous blessera jusqu'à l'âme?

Où serait le point faible de ces vers, où l'on pourrait, en les frappant, les blesser jusqu'à l'âme? S'ingénierait-on à découvrir, dans tout le volume, les quelques petites faiblesses qui s'y sont glissées? Re-procherait-on à l'auteur un peu de mièvrerie par-ci, un tantinet de préciosité par-là? Vétilles. Les vers de neuf et onze pieds, d'un rythme qui n'a oreille française saisit mal? Ce sont là jeux de poètes. E nous ne songerions pas à le gourmander à cause du genre de telle ou telle pièce, pas plus que nous aurions l'idée de tancer un portraitiste parce qu'il n'aurait pas peint un paysage.

Cependant, les Adieux à Venise, cette succession de croquis, de débâches, ces brèves annotations, encore qu'elles donnent une puissante impression de mouvement, de vie, et qu'elles soient pleines de couleur constituent peut-être un procédé trop facile, et dont à la longue on se lasse:

Une femme qui chante à sa croisée ouverte...
Des pigeons diaprés frôlent la vague verte.

Un vendeur passe avec de scintillants coraux.
Rêveur, un mendiant prie en fixant les flots.

Fontaines sanglotant dans l'albâtre des vasques.
Chez un vieil armurier évincé des casques.

Rictus rapide et noir de bâillants souproux
Au pied d'un mur de marbre où flambe des vitraux.

D'autres que moi boiront votre air doré, moiré.
Je ne reverrai plus San-Giorgio-Maggiore...

M. Paul Morin peut se passer de ce procédé pour faire vivant. Sans qu'il ait besoin d'avoir recours à des instantanés, à un cinématographe, par le seul talisman de son style, il fait, dans Galata, grouiller tout son petit monde:

A la terrasse d'un café,
A l'ombre fraîche d'un platane.
Un Européen hoit, coiffé
Du fez à la mahométane.

Un vieux, fumant son narghileh,
Calme, extatique comme un bonze,
Fixe l'horizon constellé
D'innombrables croissants de bronze:

Les frères croissants musulmans,
Floraison turque de symboles,
Astres d'Islam, clairs talismans,
Couronnant toutes les coupoles.

Une juive de Toy-Hané,
Portant sur l'épaule une amphore,
Suiit un derviche enturbanné
Et des caïkdis du Bosphore;

Des colporteurs de Scutari,
Modulant une chanson lente,
Poussent une maigre mchari
A la démarche somnolente;

Un ânon passe, gris et las,
Dans la rue étroite et couverte.
L'ânier porte un turban lilas,
L'âne un bât de peluche verte.

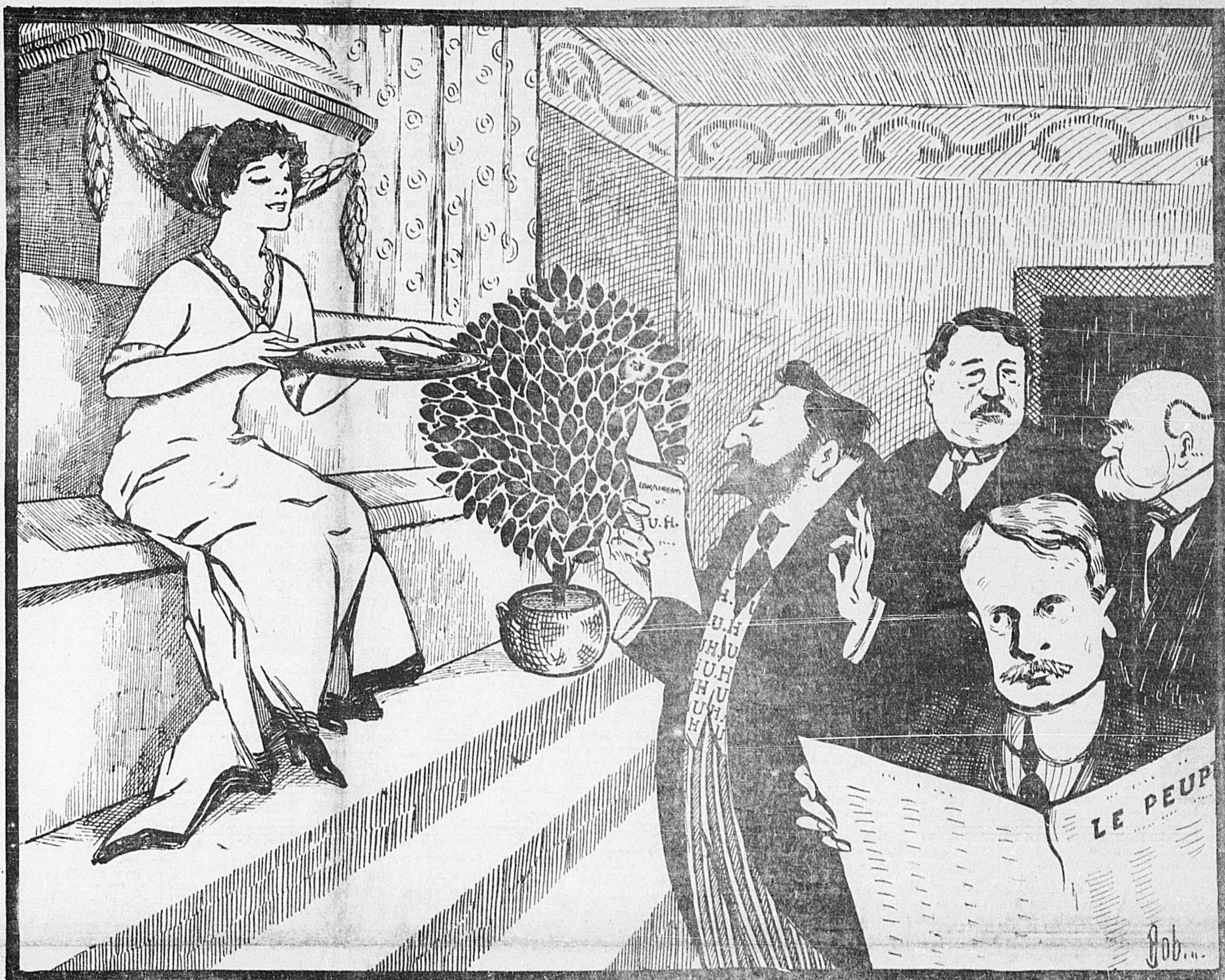
Voici venir trois féraldés
Conduits par un morose eunuque;
Sous les voiles blancs et légers
Transparaît une rose nuque...

Elles rapportent de Péra
Des fards, des parfums, des babouches,
Des partitions d'opéra
Que roucoulent déjà leurs bouches;

Leur gardien glabre en est loti,
—Lakmé, Louise, Hérodiade...—
Mais la plus espiègle a blotti
Sous son tcharcaf couleur de jade

Le dernier livre de Loti.

Le poète du Paon d'Email possède la propriété des termes, cette condition première et essentielle de l'art d'écrire à laquelle le milieu où nous vivons, l'usage continué de deux langues, une coupable paresse intellectuelle et une négligence déplorable nous avaient désaccoutumés. Il fait sonner le verbe qui vit et qui vibre, anime le phrase: il a le mot exact qui donne corps et âme à la pensée, l'exprime intégralement, pour ainsi parler, la communique concise et claire, entière. Chez lui, plus de ces fades à peu près, de ces équivalents qui n'en sont jamais, de ces périphrases qui aplatissent, de ces grotesques circonlocutions où s'envolent les idées les plus simples... Un mot, et vous



A QUI LA FEVE ?

Ta main historait la lettre initiale...
Au fond du clair verger dort un glauque canal...
Les jardins d'orangers...
De terrasse en terrasse étagent leur décor.
La mer déferle, court, murmure et se replie...

Quand on possède sa langue à ce point, on est en mesure de faire des images rapides, qui fusent, évocatrices, sans pourtant détourner l'esprit du sujet—de bonnes et belles images:
Que vous ayez, dans l'obscurité,
O frissonnante rose de Sévres,
La suave douceur de deux lèvres...
Ou que vous soyez, rose tremblante,
Aussi soyeuse qu'une paupière...

Ami, ne rentrons pas encor. Le soir est doux
Comme un jeune visage.
Allons voir s'allumer les yeux d'or des hiboux
Au nocturne feuillage.
Le vent qui tour à tour caresse, émeut, flagelle,
Est plus chaud qu'une bouche et plus léger qu'une aile.
Toi seule avais pitié de moi
Quand, Pierrot dédaigné de quelque Colombine,
Je te confiais mon émoi.

Voici, dans Chinoiserie, une hardiesse d'un très jeli effet:
Et vient rêver
D'une princesse aux yeux de jade,
Désespérément déjà de
La retrouver.

Est-ce assez léger, sautillant, bizarre—chinois?
Mais il faut citer des pièces entières. Celle-ci, comme exemple de netteté:

L'ESCLAVE
Tu demandes pourquoi je veux dormir auprès
De mon maître? Il te narre
Que sous le même cippé et les mêmes cyprès
On couche mon cadavre:
Sois tranquille. Ce n'est pas par fidélité.
Mais j'aurai l'orgueilleuse joie
De savoir qu'en nos corps la Parque a profité
D'un égale et pareille proie.

L'EXORCISME
Louis a mis son masque aigu de loup-cervier
Au grillage rayant l'étroite meurtrière,
Il fixe, en murmurant quelque vague prière,
Le crépuscule morne et sanglant de janvier.
Leurs longs manteaux de neige effleurant le gravier,
D'un vol lourd ses paons blancs soulèvent la poussière.
Car ils ont vu plonger dans l'ombre meurtrière
Le guet terrifiant et noir d'un épervier;

Mais le roi qui se vend chez messire de Paule,
Au mur de pierre humide appuyant son épaulé
Redresse son front chauve et son torse planté
Et, craignant que soudain son âme ne s'échappe,
Presse d'un doigt nerveux, sémé et suppliant,
L'amulette de plomb qui brille sur sa chaîne

Dégustez aussi cette petite pièce, délicate en sa simplicité:

MOULINS
Moulin du Roy, ton moulin va trop vite!
Moulin du Roy, ton moulin va trop fort!
(Vieille chanson)
Vieux moulin de Haarlem qui dans le canal sombre
Bourne le contour immense de ton ombre,
Moulin lilas de Delft, moulin gris d'Amersfoort,
Qui ne vas trop vite et ne vas pas trop fort;
Moulin qu'on meurt roux assis devant la porte,
Silencieusement, tu calques dans l'eau morte
Ton aile où traîne encore un peu de brouillard blond...
Sachant bien que tantôt, folle, grotesque, grêle,
Avec un grincement de potiche qu'on fêle,
Elle s'emportera dans un bleu tourbillon!

Je cite copieusement. On me le pardonnera, parce que je ne voudrais pas trahir M. Paul Morin et défigurer ses vers en les racontant, et aussi parce qu'on lira les citations avec plaisir et que reproduire quelques poèmes vaut cent fois mieux que débiter les éloges qui me viennent à la plume.
Sans doute, une part de l'inspiration de notre poète, qui a vingt-deux ans, est purement livresque:

Et, frémissant de crainte et de terreur obscures,
Tressa, d'un doigt novice à tordre les rameaux,
Des guirlandes d'acanthe aux pieds des Diocures.

Cette finale de l'Archer est de l'Hérédia; c'est d'une plastique aussi pure que celle du maître du sonnet français—et le compliment n'est pas mince—mais c'est peut-être un peu trop à la manière de...
M. Paul Morin a un peu subi aussi l'influence de Baudelaire et de Leconte de Lisle, de M. Henri Régnier, de M. Fernand Gregh, et, surtout, nous semble-t-il, de Mme la comtesse Mathieu de Noailles. Il a appris d'eux l'art de manier le vers harmonieux et souple, c'est d'eux qu'il tient cette maîtrise de la langue française, en même temps douce et forte, précise et cependant si copieuse! Et sa personnalité se dégage...

VOYEZ cette pièce parfaite, que le dernier vers clôt admirablement:
DOUCEUR DE LA MAISON
Douceur de la maison paisible qui sommeille,
De la chambre muette et de la bonne veille,
Douceur du soir tranquille et du volume ouvert
Dans le chaud cercle d'or que fait l'abat-jour vert...

O nocturnes amis, petit cénacle tendre,
Mes poètes sont là, qui paraissent m'attendre,
Et de leurs feuillets clos, mélancolique émoi,
L'âme des livres vient errer autour de moi!

Je crois qu'il n'est de joie égale à cette joie
De feuilleter, avec un bruit léger de soie,
Les contes d'Orient qui laissent à la main
Une fugace odeur de cèdre et de jasmin...

Douceur des soirs d'hiver où mon âme peureuse
Appelle d'éternels parfums de tubéreuse,
Je ne vis que par vous, calmes jardins secrets
Que je fleuris de blancs et frêles minarets.

Mais de l'ombre surgit le rire d'une estampe,
Un rayon monte aux flans d'un gobelet d'étain...
Hélas! voici venir le rose et frais matin,
Et tout un monde meurt à la mort de ma lampe!

Le livre de M. Paul Morin est composé de petits poèmes de l'inspiration la plus diverse, n'ayant de commun entre eux que la beauté de leur forme. C'est un premier volume, et il nous autorise à fonder sur son auteur les espérances les plus grandes. Il est très rare, en France, ce jour-là.

même, qu'un poète de cette puissance et aussi parfait se révèle à cet âge. Sa versatilité est sans doute — plutôt que l'indice de la puissance ou l'aveu de toute autre chose — les jeux et les hasards d'une jeune imagination musant et glissant sur le chemin des écoliers, qui le conduira à sa voie véritable et inévitable. Epruive-t-il le besoin de s'exercer de cet éparpillement? La dernière pièce s'adresse à nous: A ceux de mon pays, écrit-il en titre de la Ve partie:

Et si je n'ai pas dit la terre ma-
tronnelle,
Si je n'ai pas chanté
Les faits d'armes qui sont la
concombre éternelle
De sa grave beauté,

Ce n'est pas que mon cœur ait
négligé de rendre
Hommage à son pays,
Ou que, muet aux voix qu'un
autre sait entendre,
Il ne l'ait pas compris...

Et il prend à la fin l'engagement de célébrer le sol natal. Peintre merveilleux, M. Paul Morin est aussi un psychologue: il chantera l'âme canadienne comme le paysage canadien. Son Paon d'Email jette déjà sur notre race un beau rayon.

Léon LORRAIN.

Da "Canada" de mercredi:
"La commission du transcontinental — Elle est déçue lundi à Longueuil."
...Parents et amis sont priés d'assister aux funérailles sans autre invitation.

Voici les noms des nouveaux ministres chinois: Li Yung Cheng, Tong Fai Leong, Wong Hing, Wu Ting Fang, Fung Chi Yue, Chin Chen Tao, Shung Ching, Wong Chung, Fow Gow Ying, Wong Moo, Chung Tai Yuen, Ah Sung Su.
Ne se croirait-on pas en train de lire la "Presse"?

On parle du chemin de fer trans-persan.
—En effet, dit l'Idiot, rien ne vaut trans-Perse comme une locomotive.

M. d'Hellencourt, lisant dans un almanach une collection de proverbes dans le but d'augmenter son vocabulaire, a trouvé celui-ci: "Quatre-vingt-dix-neuf moutons et un Champenois font cent moutons".
Il n'a pas poussé plus avant sa lecture, ce jour-là.

RETOUR

Pays natal, je reviens ton église, Tes bois, tes monts, ton lac, tes monuments.

Parcourant les routes silencieuses, Je vois passer, muets, les gens prudents.

Mon Dieu, pourquoi vous donner l'espérance Et la mémoire, à nous pauvres humains,

Courbant sous son bagage désiré, La vie ainsi passe, triste et boitant.

Insaisissable en sa course effrénée, Le bonheur fuit, en se sauvant, ses dons;

Contre la vie et soi nous n'avons d'autres armes, La poésie est toute dans les larmes.

W. A. BAKER.

Nauville, 21 décembre 1911.

Echos du Concours

La Nationaliste public, sous pseudonyme, quelques-uns des contes soumis au concours, et les fera suivre de petites notes critiques, dans l'espoir que tous les concourants pourront y trouver leur profil.

LE PERE TOUSSAINT GIROUX

Il était dans la soixantaine avancée quand je le vis pour la dernière fois. Vert encore, élané, droit et vigoureux comme les beaux pins du manoir seigneurial, il jouissait désormais du fruit de ses labeurs passés.

Son histoire était bien simple. Né dans les derniers rangs, en haut de la paroisse, sur une terre qui nourissait à peine les inamovibles bœufs qui demeuraient toujours, Toussaint avait bien entendu appris la leçon du travail et de l'économie. A vingt ans il trouva sa Thérèse et l'obtint pour femme. Ils se rappelaient encore, tous deux, le triste lundi matin où, par un clair soleil d'été, ils quittèrent la maison paternelle.

Mais le jeune homme avait deux bons bras, et sa femme valait un trésor. A la Saint-Michel, Toussaint portait ceinture flechée, bottes jaunes, foulard gris, bague d'étain et chapeau rouge au poil, gagnant le haut du Saint-Maurice, pour hiverner au chantier de McDougall. Sobre et bon travailleur, il rapporta assez pour agrandir son emplacement. Thérèse y faisait du jardinage et tout l'éché Toussaint piochait des fossés, creusait des rigoles ou fauchait un domaine s'agrandissant, ses animaux se multipliaient, et il put s'acheter un beau "bien" sur le chemin du roi, s'étendant du côté Sainte-Marguerite au rivage du grand fleuve, ceinturé par un ruisseau à la voix claire et veloutée, qui jouait à la cachette sous son rideau de cerisiers et de pruniers sauvages.

C'est là que je connus le père Toussaint Giroux, à deux lieues des Trois-Rivières, dans sa grande maison au pignon large et rebondi comme une figure d'enfant, qui se dérobait à demi derrière les lilas et les jeunes érables. Il avait fait de sa demeure le type de la bonne maison d'habitant. Le fournil surtout portait la marque de son génie et, si dans la grande maison il avait fallu céder aux goûts modernes de la petite femme, comme Toussaint appelait sa bru, du moins la cuisine d'été rappelait bien la maisonnette de la concession des Petites-Terres. Dans un coin s'épanouissait la vaste cheminée à crémaillère; aux poutres du plafond dormait le vieux fusil de chasse, faisant pendant à la planche aux outils; les granges de cuir et les fumoirs suspendaient leurs pipes, les longues éclisses de cèdre qui servaient d'allumettes, étaient alignées derrière le poêle; sous l'escalier se dérobait la huche à pain; le rouet de Thérèse et le balai de sapinage.

Chaque été, au temps des foires, j'allais, jeune rhétoricien ou philosophe limbe, passer une semaine chez Toussaint. J'aimais à vivre parmi ces braves gens si unis, travaillant dur, mais toujours de si bonne humeur. On me traitait en enfant gâté, revoyant sans doute en moi ces trois fils, maintenant prêtres et fondateurs de paroisses, que le père avait tant de fois ramenés du collège quand revenaient les vacances.

Par habitude et par tempérament, Toussaint se levait encore avec les coqs et trotinait toute la journée. Riant fort et parlant haut, il aimait à simuler une colère comédie qu'il adoussait encore en clignant de l'œil aux ténors de ses granderies. Il tempérait surtout contre cette nichée d'enfants qui le survaient partout, grimpant sur ses épaules, à cheval sur son dos, pendant souliers, capotins et capuchons, tombant dans tous les trous. Mais on les connaissait les colères du bonhomme, et l'on continuait de plus belle à lui tirer la barbe, à lui tordre les pouces. Toussaint, en maugreant, embrassait les marmots à lui emporter les jupes, et ne pouvait vivre sans avoir un galopin sur les talons.

Thérèse, déjà bien blanche et pas mal cassée, avait l'oreille un peu dure. Cette infirmité l'humiliait beaucoup, elle, si fine et d'une civilité française, qui ne savait si souvent...

et rigide comme le destin. Les tiges chancelaient, s'inclinaient brusquement, et des rames entières s'élevaient par mèche sur le sol. Souvent, l'embûche se plaça derrière la machine, m'écrasant de ce bruit de ferraille, de ce carnage de dents et du grand soleil qui, maintenant dégragé des fumées qui l'étreignaient d'abord, s'élançait triomphant dans un ciel sans nuage.

Après déjeuner, les grandes charrettes à foin étaient attelées et l'on partait pour le travail. Quand le soleil avait séché toute l'humidité de la terre, on commençait à her le foin. Toussaint faisait ses bottes, rude besogne quand on sent derrière soi quatre vigoureux taureaux.

Le bonhomme avait à ses trousses les trois Pagnin du rang Saint-Nicolas et le grand Minville des vieilles forges St-Maurice, quatre bonnes "jeunesses" dont il était bien content. Tandis que les leurs attachaient leurs brassards de couteil et leurs genouillères de cuir, Toussaint se donnait de l'avance. De deux coups de fourche il retroussait les extrémités de l'andain, peignait la botte d'un tour de poignet, le soulevait de l'œil et lui laissait ses douze livres, rien de moins, rien de plus.

Dorénavant lui venaient les faiseurs de liens, deux gamins de treize et quatorze ans, qui triomphaient de prendre grand élan en défilant. Ils saisissaient rapidement une grande épiée de mil, la plaçaient sur leur cheville de bois et roulaient en tirant sur eux. Quand le lien était de bonne longueur, ils l'écrasaient du pied dans l'herbe et bousillaient à la botte voisine. Malheur au maladroit qui faisait un lien trop court ou trop faible; c'est le lien qui lui en faisait des compliments; car les leurs étaient en anse et le lien se défilait de vitesse. Glissant une main sous le nouveau de foin, ils le roulaient sous leur genou, des deux bras ramenaient les bouts au centre et ficelaient le tout avec le lien. En se relevant ils poussaient du pied le foin en montrant comme il était solide et de belle apparence. Le foin s'attait ainsi, traversant et re-traversant la pièce, parlant peu, suant à grosses gouttes, ne s'arrêtant que pour boire, à de rares intervalles.

Pour moi, on me réservait une besogne plus facile; j'allais glaner sur le râtelier à cheval. Je songe parfois que je devais être bien gaillard. Monté sur ce large crotin, je n'avais qu'à me promener. Mais fallait-il passer une barrière ou franchir un ponceau, j'accrochais toujours quelque bout de perche ou l'enrouvais une roue faire le plongeon dans le fossé. Les dents du foin râtaient sonnant alors avec un bruit de cascade, et j'entendais au loin, derrière moi, la voix du vieux Toussaint qui criait: "Quand j'étais jeune, j'en prenais au pauvre Bob que je tirais par la bouche, et je pourrais sans route trouant sur mon siège de fer rembourré d'un coussin de foin frais.

L'automne venait. Le moment de la journée que j'aimais entre tous était bien celui où, le travail fini, on retournait au chalet. Quand j'étais scellé descendant au fond du lac Saint-Pierre, nous grimpons sur les voitures bourrées de foin et nous partions, balancés au gré des accidents de terrain. Le voyage n'allait pas sans difficulté. Il fallait tout le savoir-faire des meilleurs phlébotomistes pour traverser les rigoles sans encombre. L'automne, l'instinct des chevaux facilitait la marche. Ils sondaient le terrain, traversaient à pas de tortue les détestables ponts de ferme, présentaient les vilains trous, adoussaient les chocs. Les brancards des charrettes gémissaient amplement dans les trous, et les cabots, tandis qu'insouciant je jouissais de dominer le paysage des alentours.

Un soir, c'est le dernier que je passai parmi les bons amis, nous descendant ainsi du haut du lac. Toussaint était debout, au sommet d'un monticule qui précérait le grand chemin. Les mains appuyées sur sa fourche le regard perdu vers le soleil couchant. A l'Ouest le fleuve s'échancrait et le lac St-Pierre nous apparaissait tout de flamme, confondant ses eaux rougées avec les nuages empourprés. Au milieu de cet incendie un paquebot se détachait avec sa couronne de fumée comme un grand oiseau noir dans un ciel tout de feu. Le long de la rive s'élevaient le chapelet de maisons blanches, les tables de hangars et de granges, aux portes larges ouvertes, qui sentaient à perte de vue. Devant nous tout un troupeau de belles vaches, glissées jusqu'aux genoux, se désolait en longeant à l'eau du fleuve. Deux filettes, pensionnaires en vacances, à demi couchées sur des "veutités" de foin, fauchaient les marguerites du bout de leur hart de merisier, pendant que les bêtes buvaient, lançaient aux échos de la campagne les vers de Crémay: "O Carillon, je te revais encore..."

Il n'en fallait pas davantage pour remuer jusqu'au fond l'émotion sensible de la poitrine inerte qu'était Toussaint. Ces belles chautresses, c'étaient ses petites-filles, ce dorissant troupeau s'était celui de son Philippe, et les fermes qui se détachaient toutes blanches au milieu des prés verts, c'étaient celles de ses garçons. Il avait sous les yeux, enfin réalisé, le rêve de sa vie, tout orgueilleux et tout son cœur. Inconsciemment il mesurait la distance parcourue depuis le jour où il quitta les Petites-Terres. Que de travail, que d'énergie il avait fallu pour arriver au but!

Je sautai de voiture, je m'approchai de lui. Il voulait parler; il ne trouva qu'un mot pour traduire ses sentiments qui gonflaient son cœur. Montrant d'un geste large la campagne et le fleuve, le grand lac et l'horizon: "Il faut bien beau!" dit-il à mi-voix.

Nous partîmes côte à côte et silencieux, Toussaint poursuivant sa "jonglerie", moi, méditant mon âme de toutes ces beautés. En passant devant la croix noire qui protégeait ses champs, Toussaint se découvrit plus pieusement que d'habitude, et nous arrivâmes à la maison où le vieillard, harassé, s'assit sur le seuil de la porte.

Quelques heures après je quittai cette famille hospitalière. Au moment de départ le bonhomme me serra la main en me disant: "Tu sais, le petit, me dit-il, on sera toujours content de te revoir."

Le "Nationaliste" avait ouvert un concours de contes. Ce qu'on vient de lire, est une succession de jolies scènes, assez fraîches et bien décrites, mais c'est un souvenir de vacances, un passage de journal, plutôt qu'un récit plaisant de choses ordinairement imaginaires et, plus souvent encore, d'aventures merveilleuses.

Pointe-du-Lac. Bibliothèque. Bulletin Mensuel-Décembre 1911. Nombre de volumes... 1550. Livres échangés... 117. Consultations téléphoniques... 89. Lettres reçues... 166. Lettres adressées... 112. Nouvelles adhésions... 400. Argent en caisse... \$400. F. VILLENEUVE, Bibliothécaire en chef.

La Chine est un pays charmant

Donc la Chine, l'ancien pays des Magots, est maintenant une république. C'est là un fait absolument ahurissant pour qui songe quelque peu à l'ornière dans laquelle était embourbé depuis des tas de siècles, le char de l'Empire du Milieu.

En vain, les diables d'Océident faisaient bouillir l'eau dans des chaudières de plus en plus grosses, étaient parvenus à faire couler sur deux rubans d'acier, et à des allures vertigineuses, des chariots bizarres. En vain ils avaient capté une force mystérieuse, magique, qui, jusqu'alors n'avait servi qu'à effrayer les gens en temps d'orage; cette fée domptée, travaillait maintenant au doigt, à l'œil et exécutait des prodiges. On ne tenait aucun compte sur les bords du fleuve Jaune, des voitures sans chevaux, des oiseaux mécaniques, et des bateaux-poissons.

Fidèles à leurs traditions millénaires, les Célestes continuaient d'habiter dans des maisons en papier, mangeaient des petits chiens confits dans l'huile de ricin ou des salades de poivrons et portaient des souliers en bois. Ils considéraient comme barbares les autres peuples qui ne vivent pas de leur civilisation.

Mais l'exemple des Japonais devait porter des fruits. Le pays nippon qui, en 1867, était encore, avec ses Samouraïs, dans les ténèbres de la féodalité, s'est révélé une puissance capable de tenir tête aux nations européennes.

C'est aujourd'hui un peuple avec lequel le monde doit compter. Petit à petit le Chinois devient à son tour un article d'exportation et, dans les grandes villes des blancs, il apprend que l'on peut vivre autrement qu'en potasse-potasse. De retour chez eux, les voyageurs constituent le noyau de la jeune Chine. Les vieux, ceux qui étaient dans l'arête, se cramponnaient au régime de leurs aïeux. Parmi eux, les mandarins, les fonctionnaires, les gens de la crèche, en un mot, qui craignaient de perdre leurs grosses prébendes. D'autres, dans le peuple, les cultivateurs, les Chinois quand même, ceux pour qui l'ablation de la natte constitue un sacrilège et qui redoutent la malédiction de Kou-Fou Siam.

Mais le progrès a eu raison de la routine; on a coupé, on coupe encore, les nattes et les têtes. La Chine s'éveille, elle évolue... dans le sang, c'est vrai, mais elle évolue et, dans vingt-cinq ans, on regardera comme un phénomène, le Céleste qui n'achète pas ses cravates chez un Anatole quelconque un dont le complet ne sortira pas d'une succursale du Semi-Ready.

Dans les endroits les plus reculés du Hu-nan ou de la Mongolie, fleurissent l'opéra, les scopes, et tout le cortège des agréments dont jouissent les peuples civilisés, y compris les déraillements et les grèves.

L'Empereur s'en va, vive la République chinoise, une et, peut-être, indivisible!

JOS. VERVIERS. Fiançailles. On annonce les fiançailles de Madeleine Annouaie Payette, fille de M. Louis Payette, ex-maire de Montréal, avec M. Francis Fautoux, avocat. Le mariage aura lieu au commencement de février.



L'ÉCHEVIN LAVALLEY Candidat à la Mairie

Dans les entretiens qu'il a données aux journaux, l'échevin Lavalley, avec une franchise de bon augure, a déclaré lesables comme par exemple la réduction de 15 à 12 p.c. ce qui est le fait d'un administrateur sage et prudent. Ce projet, l'échevin Lavalley l'avait soumis au Trésorier de la Cité, M. Robb, dont l'autorité est incontestable et qui l'a approuvé, approbation flatteuse pour son auteur. En effet, si ce projet devenait loi, il serait des plus avantageux pour la Ville qui sous forme d'intérêt et d'amortissement ne paierait pas plus cher qu'elle ne paie d'intérêt actuellement et ce serait le moyen de payer la dette. Tandis que si l'on élevait, à 25 pour cent le pouvoir d'emprunt de la Ville, on éprouverait vite les revenus de la Cité et de conséquence serait augmentation des taxes foncières et des taxes personnelles, à brève échéance.

Avec son expérience pratique, l'échevin Lavalley en homme qui connaît à fond le fonctionnement des rouages municipaux, déclare loyalement que le fait de promettre aux électeurs dix billets de tramways pour 25 cents est prématuré, personne ne pouvant prédire ce qui adviendra, le moment venu, bien que tout le monde puisse favoriser l'octroi de 10 et même 12 billets de tramways pour 25 cents.

Cela n'implique pas l'ouverture immédiate de ces rues; l'important est de préparer les plans au temps utile, ce qui évitera à l'avenir des expropriations coûteuses et ferait épargner beaucoup d'argent à la Ville. Bien que la Législature n'ait pas accordé à la Ville tous les pouvoirs qu'elle demandait, attendu que la loi existante exigeait le consentement préalable des municipalités environnantes, en même temps la loi était applicable pour commencer et la Ville devrait s'efforcer d'obtenir de plus amples pouvoirs pour faire établir ces plans dans les meilleurs intérêts de Montréal.

Incidentement, l'échevin Lavalley rappelle qu'il avait à deux reprises différentes, été nommé de l'ancien Comité des Finances pour avoir pris, avec la majorité, ce qui prouve son indépendance, et l'ardeur qu'il met à défendre ses opinions. Il rappelle aussi l'époque où il faisait partie du Comité des Finances sous la présidence de l'échevin L.A. Lapointe et où, à leur suggestion, on requit des certificats des Chefs des Départements de l'eau et des chemins, attestant que les profits des tuyaux à l'eau étaient en bon ordre avant d'ordonner le pavage des rues, système actuellement suivi par le Bureau des Commissaires.

Et revenant à la question des billets de tramways, l'échevin Lavalley conclut: Comment est-il possible à quiconque sait ce que comporte l'administration des affaires d'une grande ville de dire qu'il pourra, s'il est élu maire, obtenir 10 billets de tramways pour 25 cents. Il y a d'autres conditions à part la question des billets, mais le répète, pourquoi n'obtiendrait-on pas douze billets, si la chose est possible? Pourquoi se limiter à 10 billets pour 25 cents?

La franchise chez un candidat n'est-elle pas, pour l'électeur, la meilleure garantie d'une honnête administration. L'électeur sait parfaitement que les promesses qu'il entend pas cher; c'est quand il s'agit de les réaliser que la mémoire fait subitement défaut aux prometteurs inconscients ou peu scrupuleux.

LE LAIT LAURENTIA. Des centaines de personnes ont dû être refusées, à chaque représentation, cette semaine au théâtre Parisiana; c'est que l'œuvre de notre regretté poète national, Louis Fréchette, a le double attrait d'être historique et patriotique. Vu l'importance énorme du public, la direction a décidé de maintenir Félix Poutré à l'affiche une semaine encore. De l'aveu même de M. Julien Daoust, c'est l'un des plus beaux succès de sa carrière artistique, pour tant bien fournie. Tous les artistes de la troupe mettent le meilleur de leur cœur et de leur talent à l'interprétation de cette œuvre pour en assurer le triomphe.

Grâce à l'intérêt des spectateurs qu'on y donne; le théâtre Parisiana est aujourd'hui le rendez-vous de l'élite montréalaise, et ce n'est que justice, car la direction dispose tous ses efforts pour assurer la permanence du théâtre canadien à Montréal.

Advertisement for Hupmobile cars. Text: "Nous sommes les seuls, à Montréal, qui vendons la Hupmobile". Includes image of a car and price list: "Voiture de Course, \$850. Voiture de Tourisme, \$1000".

Advertisement for ENVERS ET CONTRE TOUS! LE CHAMPAGNE PIPER-HEIDSIECK. Text: "a, depuis au-delà d'un siècle, conquis la première place et entend la conserver."

Advertisement for HUITRES MALPEQUES. Text: "La Meilleure Place pour acheter un quart d' HUITRES MALPEQUES de première qualité est au 'CAFÉ LANTHIER'".

Advertisement for DANSE. Text: "Cours de danse avec les méthodes d'enseignement les plus parfaites. 'Nouvelle danse au programme 'OSTENDE'".

Advertisement for Patinage à Glace et à Roulettes AU FORUM. Text: "MUSIQUE DE FANFARE TOUS LES SOIRS."

Advertisement for L. LAFLEUR LIMITEE. Text: "Importateurs de Quincailleries, Peintures, Verres, etc. 362-366 Notre-Dame Ouest, 43 à 57 rue Dupré, Montréal."

Advertisement for Parc Sohmer. Text: "Magnifiques chambres, Salles de bain, Grandes salles d'attente, Salles de conférence, etc. 42 SAINT-CATHERINE EST."

LA VIE SPORTIVE EN 1911

Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en publiant une liste de tous les événements sportifs importants de l'année qui vient de finir.

Nous sommes heureux en même temps d'annoncer que dès samedi prochain nous donnerons, comme l'an dernier, les rapports complets des joutes de la journée.

Voici en attendant la liste que nous venons de mentionner :

MARDI, 3 JANVIER
Hans Holmer gagne le Marathon professionnel, à Powder Hall, Ecosse. Temps : 2 heures 32 minutes, 21 secondes.

LUNDI, 16 JANVIER
Fabre, vainqueur dans la course de quilles de "La Presse".

VENDREDI, 20 JANVIER
Ouverture de la réunion d'hiver à l'Hippodrome Delorimier.

MERCREDI, 25 JANVIER
Wheeler et Lamy se divisent les honneurs des grandes épreuves de patin à Serenac Lake, N.Y.

SAMEDI, 28 JANVIER
M. James Murphy est élu comme premier président rénuméré de la N.L.U. Ouverture de la convention des racketteurs à Montréal.

MERCREDI, 5 FÉVRIER
Le jockey Lang se tue aux courses de Jacksonville.

VENDREDI, 17 FÉVRIER
Ouverture officielle des allées de quilles du Club Canadien.

VENDREDI, 24 FÉVRIER
Le championnat d'Angleterre est remporté par le club de hockey Oxford-Canadien.

LUNDI, 7 MARS
Le Gamet remporte le premier championnat de la ligue de hockey de la Cité.

Le National remporte le titre de champion de la ligue Canadienne de quilles.

VENDREDI, 10 MARS
Le club Ottawa remporte le championnat de la N.H.A.

SAMEDI, 11 MARS
Banquet du Canadien au Café Bouillon.

MERCREDI, 15 MARS
Hecker-Décario, Compagnie de Geo. Hackensmidt, dans un concours de tours de force.

MERCREDI, 22 MARS
Rodolphe Ménard remporte le titre de champion de la ligue de Billard Montréal.

SAMEDI, 8 AVRIL
Première réunion de la N.L.U. à Toronto.

MERCREDI, 12 AVRIL
Ouverture de la saison régulière du baseball dans les ligues majeures.

MERCREDI, 12 AVRIL
Le club Philadelphie gagne la première partie de la saison du baseball, en triomphant du New-York par un score de 2 à 8.

VENDREDI, 14 AVRIL
La grande estrade des Polo Grounds de New-York est rasée par le feu.

JEUDI, 20 AVRIL
Inauguration de la ligue de Baseball de l'Est.

DIMANCHE, 30 AVRIL
Le National a sa première pratique de la saison.

MERCREDI, 2 MAI
Le club Toronto défait le Newark par un score de 22 à 2.

SAMEDI, 6 MAI
Le National triomphe du Tecumseh par un score de 5 à 3 dans une partie d'exhibition à Toronto.

LUNDI, 8 MAI
Ouverture de la saison de Baseball de la ligue de l'Est à Montréal. Newark 3, Montréal 1.

MARDI, 2 MAI
Ouverture du 12ième Concours Hippique à l'Arena.

SAMEDI, 13 MAI
Les Indiens de Charlie Querrie subissent une défaite aux mains du National par un score de 4 à 1 dans une partie d'exhibition.

SAMEDI, 20 MAI
National remporte sa troisième victoire successive en battant le club Toronto par 9 à 5.

MERCREDI, 24 MAI
Ouverture de la saison de la National Lacrosse Union au terrain de la M.A.A.A. par une partie entre le Capitaine et le Montréal et gagnée par le dernier.

SAMEDI, 27 MAI
Le National inaugure la saison par une défaite. Il est vaincu par le Tecumseh par un score de 9 à 4.

SAMEDI, 3 JUIN
Ouverture des courses à Blue Bonnets.

SAMEDI, 20 JUIN
Le National remporte sa première victoire de la saison en écrasant le Capital par un score de 13 à 4.

VENDREDI, 23 JUIN
Le championnat de la ville de Toronto est remporté par le Tecumseh.

SAMEDI, 1er JUILLET
Zeus gagne le Derby canadien à Fort Erie.

MARDI, 4 JUILLET
Ad. Wolgast défait Aiven Moran, dans un combat pour le titre de champion du monde des poids légers.

JEUDI, 6 JUILLET
George Hutton remporte le championnat de golf amateur du Canada.

MARDI, 12 JUILLET
Fred Johnson, d'Amherst, défait le Suédois Cameron dans un course de 12 milles à Hudson.

VENDREDI, 14 JUILLET
O'Toole et Kelly du club de baseball Saint-Paul sont vendus à Chicago pour la jolie somme de \$25,000.

SAMEDI, 15 JUILLET
Le New-Westminster triomphe du Club Vancouver par un score de 9 à 2.

MARDI, 18 JUILLET
Jugersheim, un reporter du journal "Excelsior", quitte Paris dans l'intention de battre le record pour la course autour du globe.

MERCREDI, 26 JUILLET
A. Maranda, de Maisonneuve, remporte cinq premiers prix aux jeux annuels de la police.

LUNDI, 13 AOÛT
Ouverture du Montreal Driving Club au Parc Dominion.

SAMEDI, 5 AOÛT
Un nouveau record du monde pour l'altitude est établi par le capitaine Félix, de l'Académie militaire française. Hauteur, 11,152 pieds.

SAMEDI, 12 AOÛT
L'équipe des Gymnastes Canadiens s'embarque à Liverpool pour revenir au pays.

MARDI, 15 AOÛT
L'aviateur Harry N. Atwood vol de Chicago à Saint-Louis soit 286 milles en 4 heures 43, avec deux atterrissages seulement.

MERCREDI, 16 AOÛT
Arthur Maranda gagne le championnat de l'Association Athlétique de la police de Toronto.

SAMEDI, 19 AOÛT
Course à la nage entre le pont Victoria et l'Île Grosbois. F. Kearsley du Montreal Swimming Club arrive premier.

LUNDI, 11 AOÛT
Bob Burman établit un nouveau record mondial pour le tour de demi-mille, au parc Delorimier.

JEUDI, 24 AOÛT
Sam Langford défait Tony Rosburg au National Sporting Club.

SAMEDI, 26 AOÛT
Le chauffeur d'automobile Dave Buck se tue dans une course à l'Église, Ill.

MERCREDI, 30 AOÛT
Hans Halmer victorieux du marathon de 12 milles, à Londres.

SAMEDI, 2 SEPTEMBRE
Le Capital gagne sa première partie de la saison en battant Sorwalli.

LUNDI, 4 SEPTEMBRE
Joute sensationnelle entre le National et le Montréal. Les deux équipes quittent le terrain à 7 heures sans avoir achevé la partie.

JEUDI, 7 SEPTEMBRE
L'aviateur Grahame-White, gagne la course de rapidité de Boston.

SAMEDI, 9 SEPTEMBRE
Ouverture du meeting d'automne à Blue Bonnets.

JEUDI, 14 SEPTEMBRE
Le club de crose National perd le championnat dans la balance de la fameuse partie inachevée le jour de la Fête du Travail.

SAMEDI, 16 SEPTEMBRE
Ralph de Palma, pilotant un Simplex, brise le record du monde en automobile, pour les 50 et 25 milles. Le Vancouver gagne le championnat de la crose de l'Ouest.

MARDI, 19 SEPTEMBRE
La franchise du club de Hockey Canadien vendue aux Tecumseh.

MERCREDI, 20 SEPTEMBRE
New-York remporte le titre de champion de la ligue nationale.

JEUDI, 21 SEPTEMBRE
Le Rochester gagne le championnat de la ligue de l'Est.

LUNDI, 25 SEPTEMBRE
McGrath de l'I.A.A.C. de New-York brise le record du monde dans le lancement du poids de 56 lbs.

MARDI, 26 SEPTEMBRE
Bob Burman établit un nouveau record mondial sur une piste circulaire en faisant 21 milles en 17 minutes et 37.5 secondes.

Le club de baseball Philadelphie remporte le championnat de la ligue américaine.

VENDREDI, 29 SEPTEMBRE
Miss Dorothy Campbell gagne le

championnat canadien de golf pour dames.

MERCREDI, 11 OCTOBRE
Le club Toronto est admis dans la ligue de hockey.

SAMEDI, 14 OCTOBRE
New-York gagne la première partie de la série pour le championnat du monde par un score de 2 à 1.

MERCREDI, 25 OCTOBRE
M. A. Bonneville est nommé président du club Champêtre.

JEUDI, 26 OCTOBRE
Le club Philadelphie est champion du monde au baseball.

SAMEDI, 28 OCTOBRE
M. Emile Larose est élu président de la ligue de hockey de la Cité.

LUNDI, 30 OCTOBRE
Edouard Fabre, du National arrive premier dans la course du "The rald".

MERCREDI, 8 NOVEMBRE
Le Dr Jos. Cousineau réélu président du Club National.

JEUDI, 16 NOVEMBRE
J. Bonin, coureur français établit un nouveau record du monde, faisant 6 milles et 50 verges en 30 minutes.

MARDI, 20 NOVEMBRE
Formation de la ligue de crose Dominion.

JEUDI, 30 NOVEMBRE
David Bruce Brown, gagne le Grand Prix de Savannah au volant d'une voiture "Fiat".

VENDREDI, 1 DECEMBRE
Tom Longboat défait Fred Meadows dans une course de 10 milles en 51 minutes et 50 secondes.

LUNDI, 4 DECEMBRE
Jack Lavolette est nommé capitaine du club de hockey le Canadien.

LUNDI, 11 DECEMBRE
Départ pour la course de six jours en bicyclette, au Madison Square Garden, de New-York.

M. E. Barrow réélu président de la ligue Internationale.

DIMANCHE, 17 DECEMBRE
La direction du National décide d'ouvrir une souscription populaire en faveur de notre association canadienne-française.

MERCREDI, 27 DEC.
Clôture de la saison de lutte à Montréal, Raymond Cazeaux défait Ivan Romanoff.

MERCREDI, 27 DEC.
W. J. Kramer, du Long Island Athletic Club brise le record du monde pour la course de 5 milles au Madison Square Garden de New-York.

VENDREDI, 29 DEC.
Le Wanderer triomphe du club Québec dans la joute d'ouverture de la N.H.A. à Québec par un score de 9 à 5.

VENDREDI, 29 DEC.
Réunion annuelle du Club de baseball Montréal.

TRIBUNE LIBRE ASSAINISSONS

Montréal, 2 janvier 1912.

Monsieur,—

Quelle est la ville la plus congestionnée de l'Amérique du Nord Montréal. Des statistiques publiées à différentes époques prouvent qu'aucune autre cité ne peut surpasser l'Asie tropicale du Canada sous ce rapport. MM. les Commissaires de la Cité, s'ils ont quelque peu à cœur le bien-être de ceux dont les intérêts leur ont été confiés, doivent constater avec une grande inquiétude et déplorable état de choses.

La chose est d'autant plus remarquable qu'il serait si facile de décongestionner la ville de Montréal si on prenait les moyens nécessaires. Nos frontières ne sont rien que fictives et imaginaires, elles peuvent facilement être écartées dans toutes les directions sans empêcher sur les terrains destinés exclusivement aux améliorations.

Pourquoi avons-nous des bas quartiers comparés à Seven Dials et White Chapel, à quelques deux ou trois milles seulement de plaines verdoyantes? Il y en a qui prétendent que certains individus préfèrent vivre dans les quartiers sales et mal tenus. Cela est absurde et ridicule. Ceux qui sont enlevés dans les quartiers congestionnés où la population pullule, ne seraient que trop heureux de pouvoir en sortir pour respirer le grand air et jouir d'un rayon de soleil. Ils ne peuvent. Pourquoi? Les endroits favorables ne manquent cependant pas. Tous les terrains n'ont pas encore été enlevés. La terre peut encore facilement s'acheter. Le malheur est qu'on ne peut ni s'y rendre ni en revenir quand même on en possède les titres. Il est donc évident que la solution de tout le problème réside dans l'inauguration et le maintien de meilleurs moyens de transport. Transport plus confortable et plus commode, mais surtout à des taux moins élevés.

L'amélioration du service de transport intéresse en fin de compte tout l'ouvrier, si le prix de transport est trop élevé pour sa maigre bourse.

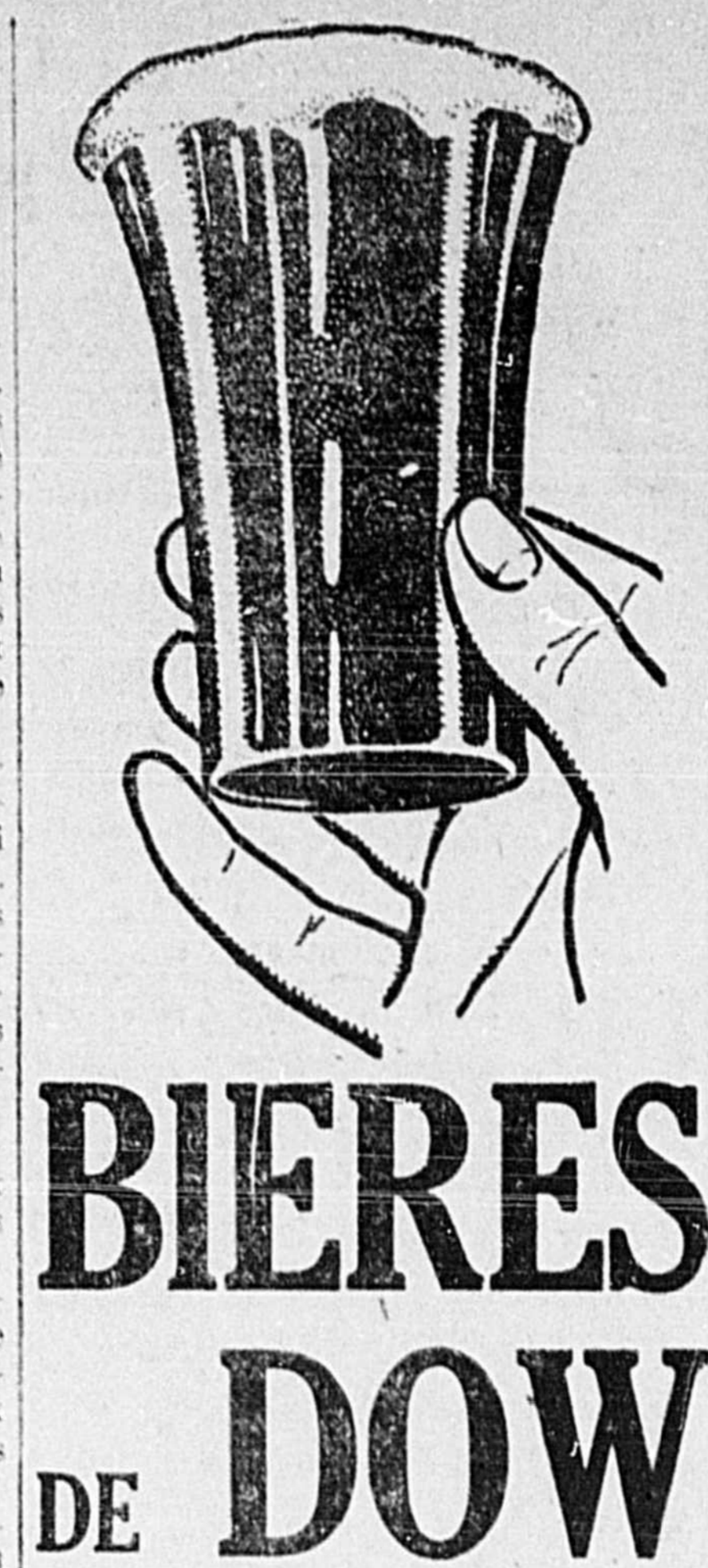
Il est encourageant de constater que plusieurs candidats, au cours de la campagne municipale actuelle, se sont engagés à travailler à l'amélioration du service des tramways et à la réduction du prix des billets. Si le peuple est en faveur de ces réformes, il faut qu'il le prononce énergiquement.

Qu'on nous donne dix billets pour 25 centimes, ou même plus si c'est possible, et le problème des bas quartiers (slums) sera résolu. Que l'on donne l'ouvrier la chance de bâtir et de posséder une résidence, qu'il ne soit plus obligé de déménager de maison en maison chaque premier de mai.

Qu'on fasse des "cités ouvrières" à une règle générale, plutôt que l'exécution qui personne ne peut nier. Que on fasse disparaître la saleté, le bruit, l'obscurité, la maladie et toutes ces misères qui rendent la vie impossible.

Que l'étranger ne puisse plus nous faire le juste reproche que Montréal est la ville la plus malsaine, la plus sale et la plus désagréable de toutes celles qui se trouvent au nord de la frontière de nos grands voisins des États-Unis.

Robert Louis CALDER,
48 Saint-Urbain.



BIERES DE DOW

Les effets toniques et fortifiants du justrais de houblon combiné avec l'orge canadienne de la pure dans la bière Dow sont très marqués.

Demandez la Bière

"IN DIA PALE" de Dow ou l'autre bière "PALE" plus légère de Dow

Embouteillée à la brasserie

THE NATIONAL BREWERY LIMITED, MONTREAL.



BOUSQUET & SARAU
250 Amherst, coin Ste-Catherine.

L'École Sociale Populaire

Mardi, le 9 courant, à huit heures du soir, aura lieu à l'Université Laval, la séance publique mensuelle de l'École Sociale Populaire. M. E. Montpetit y parlera du "Travail de son rôle dans la production économique, de sa productivité, des questions qu'il soulève". Le conférencier traitera aussi de la question plus particulière du travail à domicile.

Un pareil sujet traité par M. Montpetit ne saurait manquer de faire un ser aux auditeurs, une soirée des plus intéressantes et des plus instructives.

La conférence sera précédée d'une chronique ouvrière faite par le Secrétaire de l'École, M. Saint-Pierre, et mettra en série d'articles, concernant l'École Sociale Populaire et l'organisation ouvrière canadienne, publiés récemment par un journal de Montréal. L'entrée est gratuite pour tout le monde. Les dames seront les bienvenues.

Euchre des Commis-Epiciers

Le grand Euchre du Cercle des Commis-Epiciers de l'Union St-Pierre aura lieu le jeudi, 11 janvier à la salle Stanley, 96 rue Stanley. A cette occasion \$300 en prix seront offerts aux gagnants. L'excelsior Desjardins a été retenu pour le circonstance.

A NOS AMIS

Le "Devoir" est outillé pour faire des impressions dans tous les genres Ouvrage garanti.

MARCIL EST LE MAIRE QU'IL NOUS FAUT

IL RECLAME :

- La propreté de la ville.
- 10 billets de tramway pour 25 cents.
- Des taxes légères et équitables.
- La représentation proportionnelle.
- Un homme, un vote.
- Justice égale pour tous, sans distinction de race ou de religion.
- Maintien du bureau de contrôle.

Votez pour Marcil et soyez du côté des gagants

GEORGES MARCIL
Echevin et candidat du peuple à la Maire

THEATRE PARISIANA
SEMAINE DU 8 JANVIER

M. JULIEN DAoust, Mme BELLA OUELLETTE et leur troupe dans FELIX POUR L'ORE de Louis Fréchette

MATINE TOUS LES JOURS

LES PATINOIRES LES PLUS VASTES ET LES PLUS MODERNES DE LA VILLE

Trois représentations par jour.

PATINOIRE COLISEUM
RUE GUY

Fanfare ce soir, tous les soirs et les amadis après midi. Admission générale, 15c. Le soir, dames, 20c. Messieurs, 5c.

Deux représentations par jour dimanche compris.

PATINOIRE ONTARIO
Rue Chaussée, près rue Ontario et ave Delorimier

Fanfare demain et tous les mardis, mercredi, jeudi et samedi soirs. Admission générale, 10c. Les soirs de fanfare, dames, 15c., messieurs, 20c.

GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM

Seule double voie ferrée, entre Montréal, Toronto, Hamilton, Niagara Falls, Détroit, et Chicago.

A TORONTO en 7 1/2 HEURES par "International Limit"

Le train le plus beau et le plus rapide du Canada quitte MONTRÉAL à 6,00 a. m., tous les jours.

QUATRE TRAINS EXPRESS PAR JOUR
MONTREAL, TORONTO ET L'EST

9 a. m., 9.45 a. m., 7.30 p. m., 10.30 p. m. Wagons buffet, salon et bibliothèque sur les trains du jour; wagons "Pullman" séparés à l'électrification, avec lampes pour lire dans les lits, sur les trains de nuit.

JOUR DES ROIS

Des billets aller et retour seront vendus entre toutes les gares de Québec et Ontario. Ottawa, Junction Ottawa et l'Est, au prix de \$1.00 par billet.

PRIX D'UN BILLET DE PREMIERE CLASSE

Départ, le 5 et 6 janvier; limite de retour, 9 janvier.

BUREAUX DES BILLETS EN VILLE
130 rue St-Jacques. Tél. Main 6905, ou gare Bonaventure.

LONGUEUIL

Si vous désirez acheter une propriété dans la ville de Longueuil pour le printemps adressez-vous à :

J. B. H. Maille & Cie
22 Saint-Jacques, Chambre 105, Tél. Main 1766; les seuls agents qui s'occupent tout particulièrement de la propriété de Longueuil.

UN VRAI BARGAIN

Terre à vendre, à Côte Saint-Michel, 90 arpents, subdivisée. Nom de la subdivision: Parc Laurier, à vendre à \$1,000 l'arpent, pour un prompt acheteur. Cette magnifique subdivision part de quelques arpents de l'église Saint-Michel et a son terminus à la Côte Visitation, et se trouve voisine du Parc Dominion de la Paroisse de Saint-Jacques. Devra être vendue d'ici à 30 jours; avis aux prompts acheteurs.

2 Terrains, rue Pie IX, près Ontario, coin de rue. — 60c du pied.

15 terrains à Tétraultville à vendre ou à échanger.

Au Bout de l'Île, magnifique ferme subdivisée, contenant 400 lots et près de 100,000 pieds de grève non subdivisée, à vendre, pour \$42,000. Comptant, \$10,000 balance, termes faciles, intérêt: 5 pour cent.

12 terrains, avenue des Cèdres, Plateau Westmount; superficie 56,000 pieds, deux lots à 25c du pied, pour prompt acheteur, 10 pour cent comptant, balance à termes faciles.

S'adresser à

E. D. LORTIE
COURTIER D'IMMEUBLES
20 ST-JACQUES
Tél. Main 7675.

CALEDONIA SPRINGS
FOUR CONGE DE FIN DE SEMAINE

TAUX REDUITS
DEPART VENDREDI ET SAMEDI, RETOUR jusqu'à LUNDI

L'EPHIANE
JANVIER 1912

Des billets d'excursions seront vendus entre les gares des Provinces de Québec et Ontario, Hull, Ottawa, incluant les subdivisions de Maniwaki et Waltham Junction St-Jacques et l'Est, au PRIX LE PLUS BAS D'UN BILLET DE PREMIERE CLASSE POUR ALLER et RETOUR le 5 et 6 janvier 1912. Bon Jusqu'à 3 janvier 1912.

TRAIN SPECIAL POUR VAPEUR

En vue du départ du SS. Granplan de St-John, N. B., vendredi, le 5 janvier, un train spécial pour le vapeur composé de chars à bœufs, wagons de première classe et wagons-restaurant, wagons-lits, partira de la gare de la rue Windsor à Montréal à 8.15 p. m. le jeudi 4 janvier et se rendra directement à l'embarcadere, St-John Ouest, N. B.

BUREAU DES BILLETS
218 rue St-Jacques. Téléphone Main 3732-3733, ou aux gares Viger ou de la gare Windsor

CARTES D'AFFAIRES

PIERRE F. CASGRAIN, B.A., LL.M.
AVOCAT
Edifice Trust and Loan, Montréal, Canada, 30 rue Saint-Jacques, Tél. Main 3240.

Docteur J. A. ST-DENIS
Maladies des Yeux, du Nez, de la Gorge et des Oreilles.
133 RUE CHERRIER
Tél. Est 829. Montréal.

J.-H. RAINVILLE
Avocat
97 rue SAINT-JACQUES
Tél. Bell: Main 4458. Montréal.

RENE CHARBONNEAU
Diplôme de l'A.A.P.Q. Architecte et Évaluateur. Tél. Main: 2615, Rue Westmount 2800, 32 St-Jacques, Montréal.

A la veille de la Session

Le discours du Trône. — L'effort de M. Gouin pour sauver sa tête. — Changement d'attitude. — La glace à côté du bronze.

(Spécial au "Nationaliste")

Québec, 5. — De tous les députés qui habitent en dehors de la ville, M. Thériault, des Îles de la Madeleine, est le seul arrivé pour la session. Les autres arriveront quelques-uns lundi, la plupart mardi, et ceux qui ne tiennent pas au cérémonial de l'ouverture, mercredi seulement pour le débat sur l'adresse.

M. Delage sera élu président, non parce que M. Gouin l'aime beaucoup, mais parce que M. Delage menaçait de lâcher le comté de Québec, si ses services, assez peu considérables, n'étaient pas récompensés. C'est le type du bon garçon, dépourvu de milieu de la bande de farceurs qui entoure le maître, qui voudrait bien être d'un autre milieu, mais qui n'ose pas. Il était parentiste par relation et il est gouniste par crainte.

M. Tessier, lui, qui sera vice-président ne laisse aucun doute sur ses sentiments; c'est un ministériel. Si M. Gouin faisait de la bonne politique il serait enchanté, mais comme M. Gouin n'en fait pas, il est enthousiasmé.

Le discours du trône n'est jamais connu qu'à la dernière minute, mais cette année surtout l'on peut en deviner les principaux articles. Pour racheter son passé, M. Gouin essaiera de faire grand ou, si vous aimez mieux, gros. Les chemins, l'agriculture, l'instruction publique, les lettres et les arts, il touchera à tout dans l'espoir d'épater la population. Il y va de sa tête.

Il sera aussi question du remaniement de certains collèges électoraux, de même que d'une loi pour hâter la disparition des barrières et ponts de péage. Surgira alors la question de ces grands chemins. Le gouvernement s'en chargera-t-il ou demandera-t-il aux municipalités de les entretenir? Il paraît que le gouvernement n'a pris encore aucune décision sur ce sujet.

On attend les députés pour les consulter. Aussitôt après le débat sur l'adresse en réponse au discours du trône, les députés ministériels seront convoqués en caucus pour étudier la ligne de conduite à suivre durant la session. On dit que M. Gouin fera à ses partisans un accueil si différent de celui qu'ils ont coutume de recevoir qu'épris d'enthousiasme ils proposeront de lui élever tout de suite un monument de glace à côté du bronze de vingt mille piastres qu'il a fait ériger en l'honneur de son beau-père sur les terrains du Parlement.

GREGOIRE.

UN COUP DE "SOLEIL"! LES FEUX DE DÉFRICHEMENT

Malgré la violente tempête qui faisait rage, en cette 28ième journée de décembre dernier, l'émigré, qui du haut de son insolence cherche à bout de "Soleil", d'éclairer l'univers, résolut, une fois par toutes, de m'écrabouiller complètement, ou tout au moins de me rôtir à l'ardeur de son... éteignoir.

Pour cela, il gagna la cave du Parlement, et après de multiples recherches, sous un amas de papiers jaunis et couvertes de pous sière, grugées même par les rats officiels, il découvrit le rapport de la fameuse commission de Colonisation qu'avait créé cet anti-colonisateur, dénommé S. N. Parent.

Pauvre émigré! comme s'il croyait que le peuple peut prendre au sérieux, le trop fameux rapport de la non moins fameuse commission! Il devrait pourtant s'être aperçu que le peuple sait depuis longtemps que la parentiste commission de Colonisation était formée d'à peu près les gens les moins qualifiés pour rendre un jugement avec connaissance de cause dans une question comme celle des feux de défrichement.

Un exposé clair et précis de la question fera comprendre quelle monumentale bêtise est le rapport de la commission de Colonisation, recommandant de faire brûler les abatis du 15 juin au 1er septembre... quand le garde-feu le permet.

Supposez que le fils d'un de nos braves cultivateurs s'en aille dans la forêt pour continuer l'oeuvre de progrès de ses aïeux, en se défrichant une terre nouvelle.

Après s'être acquis un lot, la première chose à faire, c'est un abatis. Il se fait, disons, 3 acres d'abatis. Par le fait même que ce terrain se trouve à découvert, à cet endroit, le printemps, la neige fond plus rapidement qu'ailleurs; de sorte que l'abatis est déjà séché quand il y a encore de la neige tout autour dans la forêt. Inutile, n'est-ce pas? de dire qu'il n'y a aucun danger à cette date de mettre le feu à l'abatis — le feu ne saurait brûler la forêt — et la neige avec.

Brûler son abatis de bonne heure au printemps, permettrait au colon de tasser les débris d'arbres calcinés qui y restent, de les brûler de nouveau, puis ensemencher et herser. Cela lui assurerait, chaque chose étant faite en son temps, une bonne récolte l'automne suivant.

D'après la loi actuelle, le colon doit attendre au 15 juin pour mettre le feu à son abatis. Comme il est facile de le comprendre, si le temps est au sec, à cette époque, la terre noire, (tourbe) qui recouvre toujours le sol des forêts, est déjà

séchée à une assez grande profondeur, et le colon qui s'y connaît en ces choses n'ose mettre le feu à son abatis, convaincu que le danger est trop grand pour la forêt avoisinante. Surtout quand le licencié ou marchand de bois a fait abattre et enlever tout le gros bois du lot et de ses voisins, laissant le sol de la forêt couvert de débris de toutes sortes, débris séchés et tellement inflammables qu'une étincelle est suffisante pour y allumer un immense incendie. Et remarquez que celui qui a le plus d'intérêt à conserver la forêt, c'est le colon lui-même.

Si au 15 juin, au lieu d'être sec, le temps est pluvieux, il pousse des broussailles en telle quantité et si rapidement, qu'il serait tout à fait ridicule pour un colon de mettre le feu à son abatis. Alors il se trouve obligé d'attendre à l'année suivante. Mais cette année suivante il lui faut encore attendre au 15 juin, conséquemment il se trouve encore réduit à la même obligation que l'année précédente, et par le fait même incapable, ni de faire brûler ni d'ensemencer son abatis.

Alors qui fera vivre ce colon qui ne peut ni semer ni récolter? Certainement pas les ministres; encore moins les journalistes ministériels qui défendent notre actuel système de colonisation et toutes les bêtises qui l'escortent, y compris la fameuse loi des feux de défrichement.

Il ne reste alors au colon qu'à plier bagage et traverser la frontière; c'est ce qu'il fait la plupart du temps.

Voilà l'exposé de la question. Est-ce que le capitaine émigré va le comprendre? J'en doute fort, attendu qu'il est payé exactement pour ne rien comprendre autre, en plat valet qu'il est, que l'intérêt de ceux qui le paient pour lui faire défendre quoi que ce soit, fût-ce même une absurdité.

J. E. LAFORCE.

Colan.

Soirée Française

Pour poursuivre une tradition qui lui est chère, la Société Amicale Française de Montréal donnera le lundi 15 janvier prochain au Nationaliste, une soirée de gala, à laquelle est conviée toute notre société canadienne. Le concours des membres de la troupe Ju Nationosope, l'apport généreux d'artistes lyriques très en vogue, la mise à l'étude d'une pièce d'un humoriste connu sont autant de garanties du succès mondain et artistique de cette soirée.

Les billets pour cette soirée sont en vente à la pharmacie Hirtz, 24 rue Craig Ouest et chez Aimé Martin, 88 rue Notre-Dame Est.

Peut-être êtes-vous embarrassé pour décider où aller cet hiver

Venez nous voir et nous vous tracerons un itinéraire intéressant en rapport avec vos goûts et votre bourse. Nous mettons notre organisation et notre expérience à votre entière disposition.

NOUS REPRESENTONS TOUTES LES LIGNES

Venez, Téléphones ou Ecrivez

HONE & RIVET,

AGENCE GENERALE DE VOYAGES

9 BOULEVARD SAINT-LAURENT

21 rue Beaud, Québec

TEL. MAIN 4897

8 rue de Rome, Paris, France

BILLET DU DIMANCHE

LES FRÈRES AMIS

Les sept frères Lemieux dont parle M. L. O. David dans ses Souvenirs et Biographies, ne constituent pas, heureusement, l'unique exemple de la solidarité familiale.

Si, dans les temps anciens, un jeune homme nommé comme vous et moi Joseph, fut vendu par ses frères, ce regrettable épisode a été effacé depuis par cent exemples contraires.

Il y avait à Montréal même, il n'y a pas bien longtemps, sept frères (qui n'étaient pas les susdits Lemieux) qui formaient à eux sept une équipe de hockey.

Vous avez connu les quatre frères que nous appellerons X et qui ont fait fortune, grâce aux métiers... correspondants qu'ils exerçaient: l'un était confiseur, l'autre, médecin; le troisième, pharmacien et le quatrième fossoyeur. Le client du premier finissait toujours entre les mains du quatrième, après avoir passé par celles du deuxième et du troisième.

Les dépêches nous apprennent qu'à la Législature du Massachusetts siègent les cinq frères Creed, de South Boston.

Plusieurs sociologues estiment que l'unité sociale n'est pas l'individa, mais la famille. Ils seront comblés d'aise en constatant, qu'en un parlement américain l'influence d'une famille égale celle de cinq individus...

SIMON BREVAIL.

A PROPOS DES ROIS

Si les trois Rois Mages n'existaient pas, il faudrait se dépêcher de les inventer, car ils commencent à se faire rares les rois; d'ici pas bien longtemps, ils auront rejoint, dans la nuit des temps, les animaux antédiluviens et les vieilles lunes.

Comme la crinoline et la jupe entraine, c'est un article qui passe de mode. Déjà on n'en fait plus; les quelques pays où ils existent encore, s'en servent... mon Dieu! comme, par habitude, on use, à la maison, des vieux effets.

Et puis, il y a le trouble des changements que cela apporterait dans le ménage de l'Etat...

On sait où l'on est, on ne sait où l'on va.

Mais vienne l'occasion, un petit soulèvement intérieur, une petite révolte, cet enfant terrible, sous son air de monarque respireur sous d'autres cieux, quand il ne l'expédition pas dans l'Eternité en cinq sec.

Voyons un peu l'Amérique; à part les rois des huiles, des chemins de fer et du cochon salé, qui n'ont que des titres honorifiques, on ne trouve plus de souverain sur le continent, que chez les peuplades de la Terre de Feu.

Mais ces gens sont des excentriques puisqu'ils ont des Pattes à gonds.

En Australie, et en Afrique, il y a bien des rois nègres ou papous, marchandises de pacotille dont on voudrait pas le monde un peu bien.

En Asie, les Perses ont fait sortir l'an dernier, le shah du sac et le pauvre diable peut se dire aujourd'hui: "T'es he! rendu loin!" La Chine qui est un pays charmant, si l'on en croit l'opérette, prend des mesures excessivement énergiques pour "clairer" son tout petit bout d'empire.

Quelques pays d'Europe seulement, ceux qui aiment le décorum et les perruques à queue conservent des "hommes de Cow."

De ci, de là, on peut en rencontrer qui, mis en disponibilité, respissent leur Manuel, en attendant qu'on leur offre une nouvelle position.

Les voyez-vous, se présentant au bureau de placement de la Patrie, par exemple:

"Que savez-vous faire? lui demandera le gérant du département. "Mais je sais parfaitement régent, monsieur."

"Malheureux, il n'y a rien ici pour vous; nous avons déjà la pitié qui règne et c'est suffisant." Ce n'est pas bien drôle, d'ailleurs, d'être sur un trône.

A part les gros appointements et bien des occasions de faire danser l'anse du panier, il y a trop de dangers à courir. On est toujours sur la qui-vive, dans ces places-là. Un quelconque meurt assassiné, drame de la jalousie, meurtre dont le vol est le mobile, etc., trouve ça effrayant, et tout le monde pleint la victime.

Mais, si j'étais roi, par exemple et qu'un beau matin, on apprenne que je suis tombé sous les coups des anarchistes, chacun se dira:

"Encore un! c'est triste, mais c'est un risque du métier. Non, rigolamment, je préfère me faire aviateur, les risques sont moins grands."

JOS. VERVIERS

DR NORMAN MASSE

Spécialiste:

Maladies des voies urinaires et de la prostate

1336 Blvd S.-Laurent, près Raehal, Téléphone S.-Louis 1628.

UNE INTERVIEW

Sir Charles Tupper

SYMPATHIQUE A L'ENDROIT DES CANADIENS-FRANÇAIS ET DES CATHOLIQUES. — L'EXTENSION DU RESEAU DU PACIFIQUE JUSQU'AU PORT DE MONTREAL. — SES PREDICTIONS AU SUJET DU GRAND-OUEST. — SON ATTITUDE RELATIVEMENT A LA QUESTION SCOLAIRE DU MANITOBA. — SON IMPERIALISME. — QUAND NOUS AVONS BESOIN D'IMMIGRANTS, POUVONS-NOUS FOURNIR DES HOMMES A L'ANGLETERRE.



SIR CHARLES TUPPER

L'hon. M. Alphonse Desjardins, qui fut ministre dans le cabinet Tupper, a bien voulu nous accorder une interview au sujet de sir Charles qui est gravement malade, à Londres.

"Ce qui était surtout remarquable chez sir Charles Tupper, dit M. Desjardins, c'était sa grande force de caractère, et aussi — personne parmi ceux qui l'ont connu ne saurait le nier — son courage qui lui permettait de faire face sans cesse à ses adversaires, même les plus redoutables. Et il convient de lui rendre cette justice qu'il fut toujours plein de bon vouloir et de sympathie à l'endroit des Canadiens-français et des catholiques.

L'hon. M. Masson, qui était chef de la section française de l'opposition conservatrice de 1874 à 1878, lui a souvent rendu ce témoignage fort mérité. "Quand, en 1878, le parti conservateur revint aux affaires, nous étions toujours sûrs, dans le conseil du cabinet, de l'appui du premier ministre quand les intérêts canadiens-français et catholiques étaient en jeu. Un exemple entre cent:

"Personne n'ignore que sir Charles Tupper fut l'un des plus dévoués et des plus actifs champions du Pacifique. Or, les opinions se partageaient en deux camps au point terminus du réseau. Ceux-ci voulaient qu'il s'étende jusqu'au port de Montréal; ceux-là étaient d'avis qu'il ne devrait pas aller plus loin que la tête du lac Supérieur. M. Wilfrid Laurier lui-même, au moment de la troisième lecture du bill décrétant l'établissement du chemin de fer du Pacifique, proposa, en invoquant des raisons d'économie, que le réseau se terminât au nord du lac Supérieur. Eh bien, ce fut sir Charles Tupper qui demanda que le réseau du Pacifique fut prolongé jusqu'au port de Montréal. Et il insista tant et tant qu'il obtint ce qu'il désirait. L'on sait du reste quels avantages notre ville en retirera.

"Sir Charles prédisait à l'Ouest canadien un si brillant avenir que ses prévisions étaient alors l'objet des sarcasmes de ses adversaires. Il lui a été donné de voir que, de son vivant, ses prévisions se sont réalisées et au-delà..."

Il a joué un grand et beau rôle au sujet des écoles du nord-ouest. Quand il nous a réunis en vue de la formation d'un cabinet, pour succéder au ministère Bowell, en mai 1896, il nous disait, à l'hon. M. Angers et à moi: "Il faut rendre justice à la minorité canadienne-française et catholique du Manitoba. Je ne crains pas de risquer ma vie politique dans ce but.

et je crois que vous deux, qui êtes catholiques et Canadiens-français, ne devriez pas craindre d'y perdre votre siège au Sénat." Nous le suivîmes avec confiance. Les élections de juin 1896 se firent principalement sur cette question, et M. Laurier fut élu sur la promesse de régler la question en six mois, et d'une façon plus satisfaisante que ne voudrait le faire son adversaire.

"Le peuple choisit Laurier. La première chose que fit sir Charles Tupper, en passant dans l'opposition, fut d'engager son parti à appuyer Laurier relativement au bill remédiateur ou à n'importe quelle mesure de nature à rendre pleine et entière justice à la minorité catholique du Manitoba.

"Depuis la guerre de Crimée (1855) et la période des différends du Trent, vers 1861, l'invasion des Féniciens, et, en 1896, l'attitude des États-Unis vis-à-vis l'Angleterre, le gouvernement impérial se contentait de s'informer si les Canadiens seraient prêts, à l'occasion, à défendre leur propre territoire. L'attitude de sir Charles Tupper, sur cette question, était très nette et conforme aux meilleurs intérêts bien entendus de notre pays: Ce que nous faisons actuellement, professa-t-il, ce que nous faisons actuellement vaut beaucoup mieux, même au point de vue purement pécuniaire, que d'envoyer des soldats en Angleterre. Le développement de nos canaux, l'extension de nos chemins de fer, en un mot l'accroissement et l'amélioration de nos voies de communication seront, le cas échéant, d'un bien plus précieux secours pour l'Angleterre en Angleterre. Le développement de nos canaux, l'extension de nos chemins de fer, en un mot l'accroissement et l'amélioration de nos voies de communication seront, le cas échéant, d'un bien plus précieux secours pour l'Angleterre en Angleterre. Le développement de nos canaux, l'extension de nos chemins de fer, en un mot l'accroissement et l'amélioration de nos voies de communication seront, le cas échéant, d'un bien plus précieux secours pour l'Angleterre en Angleterre.

"Je ne sache pas que, dans les dernières années, sir Charles Tupper ait changé d'opinion. S'il était d'avis que le Canada dit, dans certains cas, porter secours à l'Angleterre, il voulait que ce fût le Canada, et le Canada seul, qui jugerait quand et comment le faire."

DES PREUVES ? EN VOILA

Alors que j'étais absent de la vallée Matapédia, le Soleil prenait plaisir à me demander de fournir la preuve de mon avancé au sujet des vingt-deux familles parties de Sayabec: agrémentant, cela va de soi, cette demande, des habituelles turpitudes d'un Champenois de moins en moins avisé.

Afin de lui démontrer une fois pour toutes que je n'avance rien sans être capable d'en fournir la preuve, j'ai fait les démarches voulues pour m'informer sur les lieux du nom de chacune des vingt-deux familles qui, depuis quelques mois, ont quitté la paroisse de Sayabec, soit parce que le gouvernement Gouin refusait de leur vendre des terres, soit parce qu'il leur a permis à une compagnie forestière de couper et d'enlever complètement le bois des lots qu'il leur avait vendus ou bien encore parce qu'il leur a fait la vie trop dure sur les lots qu'ils habitaient.

Les noms de ces familles, les voici:

J. Pte. Marquis, Joseph Landry,

Xavier Chassé, Elzéar Vallée, Donat Gauthier, Octave Boulay, Jos. Béchard, Clément Lagacé, Théodore St-Pierre, Paul Deschênes, David Thériault, Alfred St-Pierre, Pierre Deschênes, Philippe Gagnon, Joseph Caron, Tobie St-Gelais, Arthur Castonguay, Frs. Marquis, Donat Vertefeuille, Philippe Poitras, Adélar Charette, Cléophas St-Pierre, Urbie Gagnon, Joseph Lévesque, Cyrille Deschênes.

Un d'entre eux, M. Frs. Marquis, est mort l'automne dernier, mais le vertueux M. d'Hellecourt, voudra bien remarquer qu'il y a là vingt-cinq noms au lieu de vingt-deux.

Une autre chose encore que voudra bien remarquer ce bon Monsieur, c'est que s'il veut et peut engager la "mère Gouin" à nous accorder une enquête générale sur la colonisation, nous lui apprendrons encore bien des choses intéressantes.

J. E. LAFORCE.

SOUVENIRS D'UN REPORTER

UNE NUIT MUSICALE

A cette époque lointaine, le grand Arthur était chef des nouvelles à la "Lune" et ceux qui l'ont connu quand il occupait ces importantes fonctions, savent qu'il ne plaisait pas avec la discipline.

Tous les matins, à sept heures très précises, Arthur était dans la salle de rédaction pour y diriger une douzaine de reporters que l'amour du travail n'étouffait certainement pas.

A cette époque, aussi, on venait d'inaugurer le Parc Dominion et Jules accompagné de Marcel avait assisté à cette cérémonie qui ne se termina que fort tard. Il faut dire ici que tous les deux se trouvaient en vacances conjugales. La femme de Jules visitait Ottawa, celle de Marcel était à la campagne, et ceci explique comment ces deux amis, libérés momentanément du joug du mariage, s'amusaient si librement.

Tous les deux visitèrent en détail le Parc et surtout sa buvette et, quand l'heure du banquet qui terminait cette petite fête, ils étaient passablement émus. Après le banquet, humecté comme il convient par un banquet le soir, tous les deux prirent plaisir dans un travail spécial ou un orchestre avait été installé.

Pendant le trajet, l'orchestre joua des morceaux et entre autres l'intermezzo de Cavalleria Rusticana, que Jules aimait à la folie. Mis en gaité par leur liberté provisoire et les nombreuses coupes de champagne qu'ils avaient vidées, les deux amis goûtèrent cette musique bergante et jouèrent leurs voix aux sons des violons. Ce fut très beau.

A trois heures du matin, Jules et Marcel se retrouvèrent au coin de la rue Rachel et du Parc Lafontaine, sans savoir du reste comment ils y étaient arrivés.

"C'est beau la musique, dit Marcel. — C'est ma vie, répondit Jules, aussi ému que son copain. — Peux-tu jouer Cavalleria Rusticana sur ton violon? — Certainement, mais pas très bien. Et Jules qui demeurait à quelques pas, commença Marcel chez l' sous prétexte d'aller chercher son violon et pour y vider en même temps une bouteille de vin que sa femme avait négligé de lui apporter.

Jules jeta du violon et Marcel lui dit: "J'adore le violon, mais pour moi, je ne le goûte qu'en plein air. Viens me jouer cela dans le parc." Et Jules consentit. Marcel, installé sur un banc du parc Lafontaine, écoutait en se penchant les notes plus ou moins fausses qui sortaient de l'instrument manié par Jules. Une minute

plus tard, un policeman arrivait sur les lieux et demandait aux deux amis: "Qu'est-ce que vous faites sur le parc à 'des heures de nuit'?" — Nous goûtons la musique, fit Marcel, qui connaissait le policeman, et rien n'est plus doux que de la goûter par une belle nuit d'été. Tenez, essayez-vous à côté de moi."

Mais l'agent ne voulut rien savoir et intima aux deux amis l'ordre précis de cesser leurs musicales manifestations de réintégré leur domicile. Son violon sous le bras, Jules suivit de Marcel reprit le chemin du logis, et, une fois arrivé là, il dit: Il est quatre heures du matin, nous allons descendre tout droit au bureau de façon à arriver les premiers. Arthur sera surpris de nous voir au travail d'aussi bonne heure.

Six heures venaient arriver nos deux amis aux bureaux de la "Lune". Leur voyage avait été un peu retardé par un arrêt à un hôtel de la rue Sainte-Catherine où ils avaient pris quelque chose pour "se remettre". — Il est trop tôt pour se mettre à l'ouvrage, fit observer Marcel, si on se reposait un peu en attendant? — Toujours à cette époque, la salle de rédaction de la "Lune" possédait entre autres ornements une immense boîte à papiers grand comme une petite maison. Tous les vieux journaux et toutes les papiers du bureau y trouvaient place et il y avait encore de quoi loger une moyenne famille. Ce fut donc dans cette boîte que Jules et Marcel s'étendirent en attendant sept heures. Cinq minutes après, ils ronflaient tous les deux.

Sept heures, sept heures et quart, sept heures et demie et Arthur s'aperçut que Jules et Marcel manquaient au personnel. Il chercha vainement dans le bureau car la présence de leurs chapeaux les avait dénotés, mais il ne put les trouver.

Il était environ neuf heures quand Marcel, soudainement réveillé, secoua Jules étendu à ses côtés et lui dit: Il doit être sept heures? — Tous les deux sourirent alors de la boîte à papiers pour se trouver en face du grand Arthur qui recommençait sa vingt-cinquième tournée du local pour les découvrir.

"D'où sortez-vous, cria-t-il? — Nous, répondit naïvement Marcel, nous attendions sept heures, nous sommes arrivés de trop bonne heure. — Et Arthur, charitablement, les envoya se coucher chez eux tous les deux. Ils quittèrent le bureau en chantonnant l'intermezzo qui leur avait été fatal.

P. M. B.

Valentin, Hortense et... Caruso

J'ai rencontré, il y a quelque temps, mon vieil ami Valentin. Je ne vous le présente pas, puisque nous nous ressemblons, et que ni lui ni moi, moi encore moins que lui, ne gagnons à être connus.

Il était très pressé, mon ami Valentin. "Je me hâte, me dit-il, je m'en vais faire plaisir à Hortense." Hortense, c'est sa femme. Elle est jolie. D'aucuns, qui la connaissent, disent qu'elle est plus jolie que fine. C'est peut-être vrai. On chuchote encore qu'elle est fébrile et vaniteuse. Cela se pourrait peut-être être. Mais, après tout, c'est un défaut devenu si fréquent qu'il est presque naturel.

J'ai donc rencontré Valentin. Il tenait un paquet, sous son bras. "Ca, ajouta-t-il, c'est un Caruso. Ma femme aime le beau chant. Elle voudrait avoir un phonographe. A force d'épargner, je suis venu à bout de lui en acheter un. Et voilà un Caruso. Ca va lui faire bien plaisir, parce qu'elle aime Caruso. — Arrait l'entendre chanter toute une journée." Heureux Caruso! Heureux Hortense!

Valentin arriva chez lui et se laissa embrasser comme un enfant. Il refusa de dire à Hortense ce qu'il tenait sous son bras. Il voulait lui causer une surprise. Il courut au salon afin de faire chanter Caruso, mais il n'y vit plus le phonographe à sa place habituelle. C'est en vain qu'avec Hortense, il fouilla tous les coins et recoins de son logis. Le phonographe était bel et bien disparu. Il crut à un vol. Hortense lui dit que quel qu'un avait bien pu, en effet, pénétrer dans le salon pendant qu'elle faisait sa toilette.

— Je vais avertir les détectives, dit Valentin. — C'est cela, dit Hortense. — Si le voleur est pris il va toujours bien payer pour, dit Valentin. — Je n'en reviens pas! Je n'en reviens pas! cria Hortense. — Oui, mais tu aurais dû surveiller la maison, cria Valentin. Ces quelques mots furent le commencement d'une discussion qui dura une bonne demi-heure et cours de laquelle Valentin dit des mots doux à Hortense qui répliqua par d'autres mots doux... Peu à peu, le calme revint, et le soir, après avoir fait leur prière, Valentin et Hortense se réconcilièrent.

Le lendemain, les détectives furent avertis. Après trois jours, ils trouvèrent le phonographe chez un regrattier juif de la rue Craig. Pressé de question, Isaac leur avoua qu'il avait acheté l'instrument d'une jeune femme brune, aux yeux noirs, que cette jeune femme portait chapeau vert, blouse bleue, étole en mouton de Perse. Il n'y avait pas à s'y tromper. La vendeuse, c'était Hortense.

En apprenant la nouvelle, Valentin a fait une scène digne d'un malappris. Hortense a eu une crise de nerfs et elle a été obligée de garder la chambre pendant plusieurs jours. Elle a subi une nouvelle crise de nerfs le jour de Noël.

J. E. LAFORCE.

Il ressort des chiffres du dernier recensement une constatation dont nos économistes s'alarment non sans raison: c'est l'exode des femmes de la campagne vers les villes.

Pendant que les jeunes gens, pris de la soif des aventures ou du désir de s'enrichir rapidement, vont tenter fortune dans l'Ouest, leurs sœurs vont à la ville chercher de l'emploi dans les industries de la mode, dans les magasins à rayons, dans les bureaux, comme "commises" ou sténographes.

La désertion des campagnes par les jeunes gens dure depuis quelques années déjà. Dans certaines parties du pays, elle a été compensée par les apports de l'immigration européenne; ailleurs elle est encore déplorée comme un fléau par l'industrie agricole.

Quant à l'exode des jeunes filles, il ne s'est pas fait sentir d'une façon appréciable dans les campagnes de la province de Québec: l'attachement au foyer et aux traditions familiales a été plus fort, jusqu'à ces derniers temps, que l'attrait du magnétisme des villes. Les filles ne notre province se livrent encore sans répugnance aux travaux domestiques, apportant s'il en est besoin, leur aide à la fenaison ou aux récoltes. Pour celles qui ont reçu une instruction plus développée, la carrière de l'enseignement, si peu rémunérée qu'elle soit, suffit à leur ambition, en attendant qu'elles aient trouvé un mari capable de faire vivre beaucoup d'enfants.

Il n'en est pas ainsi, par exemple, dans la province d'Ontario, et le "Globe" en atteste, la semaine dernière, estimant que l'exode des filles de la campagne est alarmant pour l'avenir parce que les places laissées vides restent inoccupées.

Dans le comté de Bruce, la majorité masculine est de 1,575 individus, tandis que dans le comté de Grey, cette majorité est de 1,719. Dans un petit comté comme celui de Welland, on ne compte pas moins de 2,381 hommes consommés au régime facile de femmes. Et dans tout l'Ontario, il n'y a pas une seule ville agricole où le nombre des hommes ne soit en excès sur celui des femmes. Par contre, dans la seule division électorale de Toronto-nord, le nombre des femmes dépasse de 7,500 celui des hommes.

Comment se fait-il que les campagnes de l'Ontario soient incapables de retenir leur population féminine. Sous quel rapport les villes présentent-elles des attraits supérieurs à ceux des campagnes?

Quelques centaines de filles seulement quittent chaque année l'Ontario pour aller se livrer à l'enseignement dans l'Ouest. La province en fait joyeux ment le sacrifice, sachant qu'un avenir heureux leur est assuré et que dans les grandes prairies elles participeront à la fondation de foyers nouveaux ou grandiront de vrais Canadiens. Mais que deviennent les jeunes filles qui quittent leur village pour aller se faire modistes ou servir derrière un comptoir? Quel est leur avenir? Quelle est leur destinée? Comment se fait-il qu'elles préfèrent à l'air libre et sain de la campagne natale l'atmosphère viciée d'une fabrique où à leurs côtés, de vieilles femmes, prometteuses d'un dortoir commun?

Il serait intéressant de faire une enquête sur ce sujet. Quant aux causes qui déterminent l'exode, le "Globe" les attribue aux habitudes de vie libre et de prodigalité qui des villes gagnent rapidement les campagnes. Les enfants en sont arrivés à se croire des besoins factices que la gêne ou l'avance des parents se refuse à satisfaire, et la jeunesse se tourne vers la ville prochaine dont la vie facile, brillante et "argentée" lui paraît séduisante.

C'est la vie américaine, ce sont les mœurs américaines qui, en entraînant chez nous leur lente mais implacable pénétration.

ULIÉRIC TREMBLAY.

parce que, encore confinée à sa chambre, elle ne pouvait étrener le chapeau qu'elle s'était acheté en revenant de chez le Juif.

Quant à Caruso, Valentin, qui est devenu méfiant, l'a enfermé à clef, de crainte qu'il n'aille, un beau jour, chanter chez l'aac!

CHÉRIE BENOIT.